

Cabine 3

Tragédie · Pièce à 4 personnages · 2 femmes, 1 homme, 1 au choix · 55 min · Avancé

À Lisbonne, pendant les trois jours d'un congrès international d'ingénieurs des ponts, Elena et Jonas, interprètes, se retrouvent dans la même cabine. Ils ont vécu ensemble il y a vingt ans et ne se sont plus parlé depuis. Avec eux, Sam, en stage, qui doit tenir le micro dix minutes pour valider son diplôme, et Alma, à la régie, qui entend tout. Ils ne peuvent se parler que micro coupé, et les discours qu'ils traduisent commencent à répondre à leur place.

La cabine d'interprétation n° 3 d'un centre de congrès de Lisbonne, trois jours d'octobre, de nos jours.

Distribution

ELENA (Rôle féminin, Adulte) 51 ans, interprète de conférence, vit à Montréal depuis vingt ans.

JONAS (Rôle masculin, Adulte) 53 ans, interprète de conférence, a vécu six ans avec Elena.

SAM (Sans marque de genre, Jeune adulte) 24 ans, en dernière année d'école d'interprétation, en stage auprès d'Elena.

ALMA (Rôle féminin, Adulte) 46 ans, technicienne du son, fait la régie des congrès de ville en ville depuis quinze ans.

ACTE I : PREMIER JOUR

SCÈNE 1

(La cabine 3 : une vitre qui donne sur une grande salle, une console, deux micros, deux casques, une troisième chaise derrière avec un troisième casque. Alma, un casque autour du cou, teste les micros.)

ALMA. Un, deux. Un, deux. Cabine 3, micro gauche.

(Elle appuie sur une touche.)

ALMA. Cabine 3, micro droit. Un, deux. Les ponts de Lisbonne. Un, deux, trois.

(Elena entre, un sac, un thermos, une pile de dossiers.)

ELENA. Bonjour. On m'a dit cabine 3.

ALMA. On vous a bien dit. Asseyez-vous où vous voulez, mais je vous préviens, le micro droit grésille quand on tape du pied.

ELENA. Je ne tape pas du pied.

ALMA. Tout le monde dit ça. Le troisième jour, tout le monde tape du pied.

(Elena pose son thermos sur la console. Alma le prend et le pose par terre.)

ALMA. Rien de liquide sur la console. Il y a eu un café, à Porto, il y a cinq ans. On en parle encore.

ELENA. Vous êtes la régie ?

ALMA. Je suis la régie. Alma. Si vous avez un problème, vous appuyez là, vous parlez, je vous entends. Si vous n'avez pas de problème, vous n'appuyez pas.

ELENA. Et celle-ci ?

ALMA. La touche toux. Tant que vous appuyez, votre micro est coupé. Vous toussez, vous vous mouchez, vous dites du mal de l'orateur. Vous relâchez, et la salle vous entend de nouveau. Et ces micros ne prennent que ce qui est tout près. Vous parlez bas, la salle n'entend rien. Vous criez, elle entend tout. Vous avez déjà travaillé en cabine ?

ELENA. Vingt-six ans.

ALMA. Alors vous savez tout ça. Je le dis quand même. C'est le règlement intérieur de ma tête.

(Sam entre en courant, un badge à la main, un cahier sous le bras.)

SAM. Bonjour. Pardon. C'est la cabine 3 ? Sam. Je viens pour le stage. Je dois trouver Elena.

ELENA. C'est moi.

SAM. Oh. Bonjour. J'ai lu votre article sur la prise de notes. Deux fois. J'ai des questions. Pas maintenant. Plus tard. J'ai tout surligné.

ELENA. Assieds-toi derrière. Tu écoutes, tu notes, tu ne parles pas pendant qu'on interprète.

SAM. Jamais ?

ELENA. Sauf si la cabine prend feu.

ALMA. Elle ne prend pas feu. Elle a été refaite l'an dernier.

SAM. Et le micro ? L'école demande dix minutes en direct pour valider le stage. Dix minutes, devant de vrais délégués.

ELENA. On verra. Le troisième jour, peut-être, sur un discours facile.

SAM. Il y a des discours faciles, sur les ponts ?

ALMA. Les remerciements. Personne n'écoute les remerciements.

(Sam s'assied et ouvre son cahier. Elena regarde la porte de la cabine, où une fiche est glissée dans un cadre.)

ELENA. Il y a une erreur sur la porte.

ALMA. Laquelle ?

ELENA. Le deuxième nom.

ALMA. Jonas. C'est votre collègue de cabine. Il est sur la liste depuis l'été.

ELENA. La liste que j'ai reçue en juillet disait « à confirmer ».

ALMA. Il a confirmé en août.

ELENA. Il y a une autre cabine pour la même langue ?

ALMA. Il y a six cabines et six langues. Une cabine par langue, deux interprètes par cabine. C'est de l'arithmétique.

ELENA. Je peux échanger avec quelqu'un d'une autre équipe.

ALMA. Les cinq autres cabines travaillent vers cinq autres langues. Vous en prenez une ?

ELENA. J'ai compris.

ALMA. Je fais le son. Je ne fais pas les cabines. Les cabines, c'est la coordination, au deuxième sous-sol, et la coordination a dormi deux heures cette nuit. Vous voulez que je l'appelle ?

(Un temps.)

ELENA. Non.

SAM. Vous le connaissez ?

ELENA. On a travaillé ensemble.

SAM. Longtemps ?

ELENA. Sam. Le cahier.

SAM. Oui.

(Sam écrit.)

ALMA. Vous voulez de l'eau ? L'eau a le droit d'être sur la console. Dans une bouteille fermée.

ELENA. Il est en retard.

ALMA. Il n'est jamais en retard. Il arrive deux minutes avant. Ça fait douze ans que je le vois arriver deux minutes avant. Il dit que ça garde la tête froide.

ELENA. Il disait déjà ça.

(Alma la regarde, puis remet son casque.)

ALMA. Bon. Je retourne dans mon aquarium, au fond de la salle. Ouverture dans huit minutes. Cabine 3, vous êtes ma cabine préférée. Ne me faites pas de larsen.

(Alma sort.)

SAM. Elle dit ça à toutes les cabines ?

ELENA. Probablement.

SAM. Je peux poser une seule question ? Une question de méthode.

ELENA. Une.

SAM. Quand l'orateur dit une phrase qu'on ne veut pas dire. Une phrase fausse, ou méchante. On la dit quand même ?

ELENA. On la dit. On n'est pas là pour avoir un avis.

SAM. Jamais ?

ELENA. On a un avis le soir. Au micro, on est l'orateur. On prend sa voix, on prend ses fautes, on prend ses blagues qui ne font rire personne.

SAM. Et ce qu'on pense, nous, ça va où ?

ELENA. Dans la touche toux.

(Sam rit, s'arrête, écrit.)

SCÈNE 2

(Derrière la vitre, la lumière de la salle baisse. Un brouhaha de délégués qui s'installent. Jonas entre, une sacoche, trois crayons à la main.)

JONAS. Bonjour.

ELENA. Bonjour.

(Il s'arrête une seconde, puis pose sa sacoche.)

JONAS. Gauche ou droite ?

ELENA. Je suis déjà à droite.

JONAS. Alors je prends la gauche.

(Il s'assied. Sam se lève.)

SAM. Bonjour. Sam. Je suis en stage avec Elena.

JONAS. Jonas. Bienvenue. Tu tombes dans la bonne cabine. Elle ne laisse rien passer.

ELENA. Qui commence ?

JONAS. Comme tu veux.

ELENA. Je prends l'ouverture. Tu prends le japonais, par relais. On change à la demi-heure.

JONAS. D'accord.

(Ils mettent leurs casques. Jonas décale l'écouteur droit, le remet, le décale de nouveau.)

JONAS. Tu as gardé le thermos.

ELENA. C'est un autre.

JONAS. Il est pareil.

ELENA. Ils sont tous pareils.

ALMA. Cabine 3, vous m'entendez ? Levez la main.

(Ils lèvent la main tous les deux, sans se regarder.)

ALMA. Charmant. Ouverture dans trente secondes. La présidente du congrès est portugaise, elle parle vite, elle a un papier et elle ne le suit pas.

(Elena allume son micro. Une petite lumière rouge.)

ELENA. Mesdames et messieurs, chers collègues, bienvenue à Lisbonne. Bienvenue au trente et unième congrès international des ponts et ouvrages d'art.

(Jonas écrit un chiffre sur le bloc et le pousse vers elle.)

ELENA. Nous sommes mille deux cents, venus de quarante-trois pays. Je vois dans cette salle des gens qui construisent des ponts depuis quarante ans, et des gens qui les détruisent. Pardon. Qui les démolissent. Quand il le faut.

SAM. C'est elle qui se trompe ou c'est l'oratrice ?

JONAS. L'oratrice. Elena ne se trompe pas. Elle se corrige à la même vitesse que l'orateur.

ELENA. Lisbonne est une ville de ponts. On y arrive par un pont, on en repart par un autre. Le plus long fait plus de dix kilomètres. On dit ici qu'on le traverse en pensant à ce qu'on laisse derrière soi, et qu'on n'arrive jamais à penser à autre chose avant d'être au bout.

(Jonas la regarde. Elena regarde la salle.)

ELENA. Pendant trois jours, nous parlerons de fatigue, de fissures, d'effondrements. Nous parlerons aussi, je l'espère, de ce qu'on reconstruit. Un pont, mes chers collègues, c'est une promesse faite à deux rives. On peut la tenir cent ans. On peut aussi la laisser tomber.

SAM. Elle ajoute des choses ?

JONAS. Non. Écoute l'original, canal un. Tu vas voir, la présidente aime les

images.

(Sam met un casque, écoute, hoche la tête, écrit.)

ELENA. Je voudrais maintenant remercier nos partenaires. La liste est longue, je ne la lirai pas, elle est dans votre dossier, page quatre.

(Un temps. Elena appuie sur la touche toux.)

ELENA. Elle la lit.

JONAS. Elle la lit toujours.

ELENA. L'Association des ingénieurs du Nord, la Fondation pour l'acier, le Laboratoire national des matériaux, la ville de Lisbonne, le port de Lisbonne, l'Union des cimentiers...

(Jonas écrit sur le bloc et le pousse vers elle. Elena lit, s'arrête une demi-seconde, appuie sur la touche toux.)

ELENA. Qu'est-ce que c'est ?

JONAS. Le nom du suivant. Tu l'avais mal entendu.

ELENA. Je l'avais très bien entendu.

ELENA. ...et la Compagnie des câbles et haubans, que je remercie tout particulièrement. Bon congrès à toutes et à tous.

(Applaudissements dans la salle. Elena coupe son micro. Un temps.)

JONAS. Montréal, ça va ?

ELENA. Ça va.

JONAS. Il fait froid ?

ELENA. L'hiver.

JONAS. Bien sûr. L'hiver.

SAM. Vous vivez à Montréal ?

ELENA. Depuis vingt ans.

SAM. Et vous, Jonas ?

JONAS. Moi, je vis dans les cabines. Celle-ci, celle de Genève, celle de Vienne. Le reste du temps, j'ai un appartement où il n'y a rien dans le frigo.

SAM. Vous avez déjà travaillé ensemble, alors ? Elena m'a dit que vous aviez travaillé ensemble.

JONAS. Elle t'a dit ça ?

SAM. C'est tout ce qu'elle a dit.

JONAS. Six ans. On était la cabine qu'on réservait d'un seul coup. Les deux noms ou rien.

ELENA. Il y a longtemps.

JONAS. Il y a longtemps.

ALMA. Cabine 3, l'ingénieur japonais monte à la tribune. Pas de cabine japonaise vers chez vous, vous prenez le relais sur la cabine 5. Je vous préviens, la cabine 5 respire fort.

JONAS. Merci, Alma.

ALMA. Et Jonas : je vous ai monté le volume. Comme vous m'avez demandé.

(Jonas allume son micro. Elena le regarde.)

SCÈNE 3

JONAS. Merci, madame la présidente. Je vais vous parler d'une chose que personne ne voit. La fissure de fatigue.

(Elena se sert du thé, par terre, à côté de la console.)

JONAS. Une fissure de fatigue naît d'un défaut minuscule. Une bulle dans l'acier. Une soudure faite un vendredi soir. Chaque camion qui passe la fait grandir d'un millionième de millimètre. Pendant vingt ans, on ne voit rien. On inspecte, on tape avec un marteau, le pont répond bien. Le pont répond toujours bien.

ELENA. Une soudure faite un vendredi soir. Il a ajouté ça.

SAM. Non, c'est dans l'original. Enfin, dans le relais. La cabine 5 a dit « un vendredi soir ».

ELENA. La cabine 5 brode.

JONAS. Et puis un matin, la fissure atteint ce que nous appelons la longueur critique. À partir de là, il ne faut plus des années. Il faut une seconde.

(Jonas appuie sur la touche toux.)

JONAS. Tu veux bien arrêter de boire du thé ? Je n'entends plus la cabine 5.

ELENA. Je bois du thé à un mètre de toi.

JONAS. C'est encore trop près.

JONAS. La question n'est donc pas : qui a fait la fissure. Tout le monde fait des fissures. La question est : qui l'a vue, et qui n'a rien dit. Sur le pont dont je vais vous montrer les photos, une seule personne avait vu le défaut. Elle l'a signalé dans un rapport. Une seule fois. Et elle est partie avant qu'on lui réponde.

SAM. Il n'a pas dit ça.

ELENA. Qui ?

SAM. L'ingénieur. Il a dit que le rapport avait été classé. Il n'a pas dit que la personne était partie.

ELENA. Écris-le.

SAM. Que j'écrive quoi ?

ELENA. Que la cabine 3 brode aussi.

(Sam écrit. Jonas fait un signe vers la montre. Elena allume son micro, il coupe le sien. Ils changent sans un mot, à la même seconde.)

SAM. Comment vous faites ça ?

JONAS. Vingt-six ans.

ELENA. Voici la première photo. Vous voyez la poutre principale. Vous ne voyez rien. C'est normal. Il n'y a rien à voir. La fissure était là depuis la construction, et pendant tout ce temps la structure a été laissée sans surveillance. Sans un mot. Sans une lettre.

SAM. Il a dit « sans inspection ».

ELENA. Pardon. Sans inspection. Sans aucune inspection. Pendant vingt ans, personne n'est venu voir. Personne n'a même téléphoné.

JONAS. Elena.

ELENA. Quoi ?

JONAS. Il n'y a pas de téléphone dans ce pont.

ELENA. C'est une image.

JONAS. Il n'a pas fait d'image. C'est un ingénieur japonais, il a quarante photos et pas une image.

ELENA. Deuxième photo. Ici, la même poutre, le matin de l'effondrement. Elle s'est ouverte d'un coup. On a dit ensuite que c'était imprévisible. Ce n'était pas imprévisible. C'était seulement très long.

ALMA. Cabine 3. Petite question de la salle. Le délégué belge de la rangée douze voudrait savoir si l'orateur japonais parle d'un pont ou de sa femme.

(Elena appuie sur la touche toux.)

ELENA. D'un pont.

ALMA. Je transmets. Il a l'air soulagé. Il est le seul.

JONAS. Note ça aussi. Premier jour, première plainte. Onze heures douze.

SAM. Je note l'heure ?

JONAS. On note toujours l'heure. Un jour, ça sert.

ELENA. Troisième photo.

(La lumière baisse sur la cabine.)

SCÈNE 4

(Le soir. La salle est vide derrière la vitre. Les casques sont posés sur la console. Jonas est seul, assis à la place d'Elena. Il tient le bloc de notes de la journée. Alma entre avec une caisse.)

ALMA. Je ramasse les casques. Vous pouvez rester, mais je ramasse les casques.

JONAS. Je pars dans une minute.

ALMA. Vous dites ça tous les soirs, dans toutes les villes.

(Elle range les casques un par un dans la caisse.)

ALMA. Trois fois.

JONAS. Trois fois quoi ?

ALMA. Trois fois aujourd'hui que vous me demandez de monter le volume. Le matin, à midi, et pendant le Grec. Je suis déjà au maximum, Jonas. Après le maximum, il y a le larsen, et après le larsen, il y a moi qui pleure dans la régie.

JONAS. La cabine 5 parle bas.

ALMA. La cabine 5 parle comme une cabine. C'est vous qui écoutez d'un côté.

(Un temps. Jonas pose le bloc.)

JONAS. Vous avez promis.

ALMA. À Genève, oui. J'ai promis à Genève. Je n'ai rien dit à Genève, je n'ai rien dit à Vienne, je ne dirai rien ici. Mais je ne peux pas inventer des décibels.

JONAS. Je sais.

ALMA. Elle est à votre droite.

JONAS. Elle a toujours été à droite.

ALMA. Changez de place. Mettez-la à gauche. Vous lui dites que vous avez mal au dos, que c'est le soleil, n'importe quoi.

JONAS. Elle était déjà là quand je suis arrivé. Je ne vais pas lui demander de bouger le premier jour.

ALMA. Et le troisième jour ?

JONAS. Le troisième jour, on verra.

(Alma prend le dernier casque, celui de Jonas. Elle hésite, le lui tend.)

ALMA. Je vous laisse le vôtre. Je l'ai réglé. L'écouteur gauche est plus fort. Ne le dites pas aux autres cabines, elles vont toutes en vouloir un.

JONAS. Merci.

ALMA. Ne me remerciez pas. Vous êtes ma cabine préférée.

JONAS. Vous dites ça à toutes les cabines.

ALMA. Oui. Mais à vous, je le dis en dernier.

(Alma sort avec sa caisse. Jonas reste. Il prend le crayon d'Elena, oublié sur la console, et le pose devant sa place à elle, bien droit. Noir.)

ACTE II : DEUXIÈME JOUR

SCÈNE 1

(Le matin. Elena est à sa place, à droite. Elle relit un glossaire. Sam

entre, un cahier dans une main, rien dans l'autre.)

SAM. J'avais deux cafés. Le vigile m'a dit : pas de liquide dans les cabines. Alors je les ai bus en bas. Les deux. Je vais parler très vite, aujourd'hui.

ELENA. Assieds-toi.

SAM. J'ai relu mes notes d'hier, dans le tram. Onze heures douze, la plainte du délégué belge. Quinze heures, Jonas dit « hauban » trois fois de suite et l'orateur grec dit « câble » trois fois de suite. Seize heures quarante, vous dites « bon appétit » à la salle au lieu de « bonne pause ».

ELENA. Il était seize heures quarante. Ça peut se comprendre.

SAM. Et j'ai noté autre chose. Vous ne vous regardez jamais. Même pour changer de micro. Vous changez à la même seconde, sans vous regarder.

ELENA. C'est le métier. On ne regarde pas son collègue, on regarde l'orateur.

SAM. À l'école, on nous apprend le contraire. Le coup d'œil, le signe de tête, la main sur l'épaule quand l'autre fatigue.

ELENA. À l'école, on vous apprend beaucoup de choses.

SAM. Vous étiez ensemble ?

(Un temps.)

SAM. Pardon. Ce n'est pas une question de méthode.

ELENA. Non, ce n'en est pas une.

(Elena referme son glossaire.)

ELENA. Six ans. On travaillait ensemble, on vivait ensemble. On partait le lundi, on rentrait le vendredi, on dormait dans des hôtels qui avaient tous la même moquette.

SAM. Et ?

ELENA. Et un jour, à Vienne, le dernier jour d'une conférence sur les budgets agricoles, je lui ai posé une question. Micro coupé. Il était au micro. Il a continué à interpréter.

SAM. Quelle question ?

ELENA. Une question simple. Qui se répond par oui ou par non.

SAM. Et il a répondu quoi ?

ELENA. Il a répondu les céréales, les quotas laitiers et la betterave sucrière. Jusqu'à la fin de la séance. Le soir, il n'a rien dit non plus. Une semaine après, j'étais partie.

SAM. À Montréal.

ELENA. On me proposait un poste là-bas. Je lui demandais s'il venait.

SAM. Il n'a peut-être pas entendu.

ELENA. Jonas entend tout. Il entend un orateur bégayer dans la cabine d'à côté. Il entend une faute d'accord à dix mètres. Il entendait la pluie avant qu'elle tombe.

SAM. Vous ne lui avez jamais redemandé ?

ELENA. On ne pose pas deux fois une question comme ça.

SAM. Moi, je la poserais deux fois. Je la poserais dix fois.

ELENA. Tu as vingt-quatre ans.

SAM. Je peux vous dire quelque chose ? Je ne sais pas si je veux faire ce métier.

ELENA. Tu as encore deux jours de stage pour le savoir.

SAM. Hier, je vous ai regardés toute la journée. Vous avez parlé six heures, et vous n'avez rien dit. Rien qui soit à vous. « Une promesse faite à deux rives », c'était la présidente. « Bon appétit », c'était la fatigue. Et « personne n'a même téléphoné », c'était vous. C'était une faute.

ELENA. C'était une faute.

SAM. C'était la seule phrase de la journée qui appartenait à quelqu'un.

(Un temps.)

ELENA. Alors ne fais pas ce métier pour dire tes phrases. Fais-le pour celles des autres. Les tiennes, tu les gardes pour le soir.

SAM. Et vous, le soir, vous les dites à qui ?

(Jonas entre. Elena rouvre son glossaire.)

JONAS. Bonjour.

ELENA. Tu es en avance.

JONAS. Une minute cinquante. Je vieillis.

(Il s'assied à gauche, met son casque, décale l'écouteur droit.)

SCÈNE 2

ALMA. Bonjour, cabine 3. Deuxième journée, séance des effondrements. Je vous rappelle qu'hier on a fait zéro larsen. Zéro. Je l'ai écrit au tableau de la régie. Ne me faites pas effacer le tableau.

JONAS. Promis.

ALMA. L'oratrice est norvégienne, elle parle doucement, elle a une voix de berceuse. Ne vous endormez pas, je vous entends ronfler d'ici.

(Jonas allume son micro.)

JONAS. Bonjour. Je vais vous raconter l'histoire d'un pont qui a parlé pendant dix ans, et que personne n'a écouté.

(Elena lève les yeux de son glossaire.)

JONAS. C'était un petit pont, au fond d'un fjord. Deux cents mètres. Un village de chaque côté. À partir de mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept... Pardon. À partir de mille neuf cent quatre-vingt-sept, les habitants ont commencé à se plaindre d'un bruit. La nuit, le pont grinçait. Un bruit long, comme une porte.

SAM. C'était quatre-vingt-sept ou quatre-vingt-dix-sept ? La cabine 5 a dit les deux.

(Jonas ne réagit pas. Sam se penche vers l'épaule droite de Jonas.)

SAM. Jonas ? Quatre-vingt-sept ou quatre-vingt-dix-sept ?

(Jonas continue. Elena regarde Sam, puis Jonas. Elle écrit « 87 » sur le bloc et le pousse vers lui. Il le lit sans tourner la tête.)

JONAS. Quatre-vingt-sept. Les habitants ont écrit à la commune. La commune a répondu que les ponts font du bruit. C'est vrai. Les ponts font du bruit. Le métal se dilate le jour et se contracte la nuit. Un pont qui ne fait aucun bruit est un pont qui ne bouge plus, et un pont qui ne bouge plus va se casser.

SAM. Il ne m'entend pas ?

ELENA. Il travaille.

SAM. Je lui ai parlé deux fois.

ELENA. Quand on travaille, on n'entend rien. C'est ce qu'on dit à l'école ?

SAM. On dit qu'on entend tout et qu'on choisit.

(Elena regarde Jonas. Elle ne répond pas. Jonas fait un signe vers la montre. Ils changent de micro. Cette fois, ils se regardent.)

ELENA. Mais le bruit a changé. En mille neuf cent quatre-vingt-quinze, il n'était plus la nuit seulement. Il était le jour aussi, et il était plus aigu.

JONAS. Elle a une belle voix, la Norvégienne.

ELENA. Tu l'entends ?

JONAS. J'entends la cabine 5 qui l'entend.

ELENA. Une habitante a enregistré le bruit, avec un petit magnétophone. Elle a envoyé la cassette au ministère. Le ministère a classé la cassette.

JONAS. Tu t'es mariée ?

(Elena appuie sur la touche toux.)

ELENA. Pas maintenant.

JONAS. Tu as le bouton sous le doigt. C'est maintenant ou ce soir, et ce soir tu prends l'avion.

ELENA. Demain soir.

ELENA. Nous avons retrouvé la cassette, il y a deux ans, dans les archives. Nous l'avons écoutée.

ELENA. Un peu.

JONAS. Un peu mariée ?

ELENA. Quatre ans. Un ingénieur. Il parlait très bien de la neige.

ELENA. Sur la cassette, on entend le pont. Et on entend la femme qui parle par-dessus, pour dater l'enregistrement. Elle dit : « Je ne sais pas si quelqu'un écoutera ça un jour. »

(Un temps. Sam retire son casque.)

SAM. Elle a vraiment dit ça. Je le jure. C'est dans l'original.

JONAS. Je sais.

ELENA. Et toi ?

JONAS. Non.

ELENA. Jamais ?

JONAS. J'ai un appartement où il n'y a rien dans le frigo.

ELENA. Les ingénieurs du ministère sont venus deux fois. Ils ont mesuré, ils ont tapé avec un marteau. Le pont a bien répondu.

JONAS. Tu as eu des collègues, là-bas ?

ELENA. Onze.

JONAS. Onze.

ELENA. Aucun ne pousse les chiffres comme toi. Ils les écrivent trop gros. Ou trop tard.

JONAS. Moi, je les écris au bon moment.

ELENA. Tu les écris avant. Tu les écrivais avant que l'orateur les dise. Ça me rendait folle.

JONAS. Tu disais que c'était de la triche.

ELENA. C'était de la triche.

SAM. Vous savez que vous vous parlez ?

ELENA. Sam. Le cahier.

ELENA. Le pont s'est effondré en mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept. Un matin de mars. Il n'y avait personne dessus. C'est la seule chose qui s'est bien passée.

(Un temps. Les mots de l'oratrice continuent dans les casques. Elena les laisse passer, une seconde, deux secondes.)

ALMA. Cabine 3, j'ai du vide. Tout va bien ?

ELENA. Pardon. L'oratrice demande ce que nous aurions dû faire. Elle répond : il aurait suffi de poser une question au pont. Une seule. Et d'attendre la réponse.

JONAS. Elle a dit ça ?

SAM. Elle a dit : il aurait suffi d'installer un capteur.

(Elena ne regarde ni Sam ni Jonas.)

ELENA. Un capteur. Il aurait suffi d'installer un capteur.

(Elena boit une gorgée d'eau. La lumière baisse sur la cabine.)

SCÈNE 3

(L'après-midi, dernière séance de la journée. Derrière la vitre, la salle est moins pleine. Jonas est au micro.)

JONAS. Merci. Je suis polonais, je suis ingénieur, et je vais parler d'essais de charge, ce qui veut dire que je vais parler de camions. Beaucoup de camions.

(Elena regarde ses mains. Sam écrit.)

JONAS. Avant d'ouvrir un pont, on le charge. On met dessus vingt-quatre camions de trente-deux tonnes, à des endroits précis, et on mesure de combien il descend. S'il descend de quatre centimètres, tout va bien. S'il descend de quarante, on rappelle les camions.

ELENA. Jonas.

(Jonas ne tourne pas la tête.)

JONAS. Le premier essai a eu lieu en deux mille onze, sur la Vistule. Sept cent soixante-huit tonnes en tout.

(Elena se penche vers lui et parle plus fort.)

ELENA. Ce jour-là, à Vienne. Tu ne m'avais pas entendue.

JONAS. Le tablier est descendu de trente et un millimètres...

ELENA. C'est ça ? Tu travaillais. Tu étais dans les betteraves, dans les quotas, et tu ne m'as pas entendue. Comme Sam, ce matin. Vingt ans que je me dis que tu n'as pas voulu répondre, et tu n'avais simplement pas entendu.

JONAS. Si. Je t'avais entendue.

(Un silence. Derrière la vitre, des têtes se tournent vers les cabines. Jonas regarde son micro, la lumière rouge allumée.)

JONAS. ...trente et un millimètres, pour une flèche prévue de trente-trois.

ALMA. Cabine 3. Cabine 3, vous êtes sur le canal. Je répète, vous êtes sur le canal. Toute la salle vient de vous entendre. Le délégué belge me fait des signes.

(Elena se lève. Elle prend son sac.)

JONAS. Elena.

(Elle sort. La porte se referme doucement. Jonas continue, plus lentement.)

JONAS. Le deuxième essai... Le deuxième essai a été fait sur un pont à haubans.

JONAS. Les camions étaient placés... Ils étaient placés sur la travée centrale. Au total...

(Il plaque le casque contre son oreille gauche.)

JONAS. Combien ? Sam, combien ?

SAM. Trois mille deux cents tonnes.

(Jonas ne réagit pas. Sam regarde l'épaule droite de Jonas, puis se lève et passe de l'autre côté, à sa gauche.)

SAM. Trois mille deux cents.

JONAS. Au total, trois mille deux cents tonnes. Ce qui est, je crois, un record pour la Pologne et peut-être pour l'Europe.

(Jonas appuie sur la touche toux.)

JONAS. Assieds-toi là.

SAM. Où ?

JONAS. À sa place. Prends le micro.

SAM. Je ne peux pas. C'est le polonais, je n'ai rien préparé, je n'ai pas le glossaire.

JONAS. Personne n'a préparé le polonais. Il parle de camions. Tu sais ce que c'est, un camion.

SAM. Je dois faire ça le troisième jour. Sur les remerciements.

JONAS. Les remerciements, c'est demain. Les camions, c'est maintenant.

(Sam s'assied à la place d'Elena et met son casque. Jonas coupe son micro. Sam allume le sien. La lumière rouge. Silence.)

ALMA. Cabine 3, j'ai du silence. C'est un silence voulu ?

SAM. Les... Pardon. Les camions. Mesdames et messieurs, le troisième essai... Le

troisième essai a été fait de nuit, parce que le jour, la route était ouverte.

(Jonas écrit un chiffre et pousse le bloc. Sam le lit.)

SAM. Quarante-huit camions. On les a fait entrer un par un, très lentement, et on a écouté le pont.

(Jonas fait un signe de la main : continue.)

SAM. Je vous montre maintenant les mesures. Je sais que vous aimez les mesures. Moi aussi. C'est pour ça que je n'ai pas d'amis.

(Un rire, dans la salle, derrière la vitre. Sam s'arrête, regarde Jonas.)

JONAS. C'est lui. C'est sa blague. Continue.

SAM. La flèche maximale a été de quarante-quatre millimètres. Le pont est revenu à sa position en six minutes. Il est revenu exactement où il était. Un pont, ça revient toujours, si on ne l'a pas trop chargé.

(La lumière baisse et remonte. Le temps passe. Sam parle toujours, plus vite, sans s'arrêter. Jonas ne pousse plus de chiffres. Applaudissements derrière la vitre. Sam coupe le micro.)

SAM. C'était combien ?

JONAS. Douze minutes.

SAM. J'ai dit « tablier » à la place de « travée ». Tout le temps.

JONAS. Lui aussi.

SAM. J'ai dit « je n'ai pas d'amis ».

JONAS. Lui aussi.

(Un temps. Jonas retire son casque.)

JONAS. Tout à l'heure, tu as changé de côté.

SAM. À droite, vous ne m'entendiez pas. Hier non plus. Hier, je vous ai demandé trois fois si vous vouliez de l'eau. Vous avez dit oui seulement quand je vous l'ai demandé de l'autre côté.

JONAS. N'écris pas ça.

(Sam regarde son cahier ouvert, puis le referme.)

SAM. Je ne l'ai pas écrit.

SCÈNE 4

(Le soir. La salle se vide derrière la vitre. Jonas est parti. Il ne reste que Sam dans la cabine, une feuille à la main. Alma entre, un chiffon et un feutre dans les mains.)

ALMA. Zéro larsen. J'avais écrit zéro larsen au tableau. Je viens de l'effacer. J'ai écrit à la place : un aveu.

SAM. Ce n'était pas un larsen.

ALMA. C'est pire qu'un larsen. Un larsen, les gens se bouchent les oreilles et ils oublient. Un aveu, ils en parlent au cocktail. Le délégué belge raconte déjà sa version à la table des Coréens.

SAM. Où est Elena ?

ALMA. Partie. Elle est restée derrière la porte jusqu'à la fin de la séance, et puis elle a pris un taxi. Jonas est descendu. Trop tard. Vous avez fait du bon travail, sur le polonais.

SAM. Vous avez écouté ?

ALMA. J'écoute tout. C'est mon travail. Quinze ans que j'entends ce que les gens disent quand ils croient que personne n'écoute. La cabine 6 mange des chips. La cabine 2 chante pendant les pauses, toujours la même chanson, et faux. Un jour, un interprète a demandé quelqu'un en mariage, micro ouvert, devant deux mille vétérinaires.

SAM. Et ?

ALMA. Les vétérinaires ont applaudi. La personne a dit non. Et j'ai appris une chose. Les gens ne disent jamais rien d'important au micro. Sauf par accident.

(Sam lui tend la feuille.)

SAM. Ce matin, il fallait descendre au sous-sol, à la coordination, chercher les badges de demain. Le coordinateur dormait sur la table. Il m'a dit de ranger le classeur des affectations. C'était dedans.

ALMA. Demande d'affectation. Deux août. « Cabine 3, si possible avec Elena, Montréal. Je sais qu'elle est sur la liste. C'est mon dernier congrès, c'est important. » Et sa signature.

(Un temps.)

ALMA. Remettez ça dans le classeur.

SAM. Elle croit que c'est le hasard. Elle a demandé à changer de cabine le premier matin.

ALMA. Ce n'est pas à nous.

SAM. « C'est mon dernier congrès. » Vous savez pourquoi c'est son dernier.

ALMA. Je fais le son.

SAM. C'est son oreille. Il n'entend plus à droite.

(Alma pose le chiffon et le feutre sur la console.)

ALMA. Qui vous l'a dit ?

SAM. Personne. J'ai changé de côté.

ALMA. Alors vous en savez autant que moi. Moi, j'ai promis de ne rien dire. Il y a deux ans, à Genève, il a pleuré dans ma régie, entre deux séances sur la sécurité des barrages, et j'ai promis.

SAM. Moi, je n'ai rien promis.

ALMA. Non. Vous, vous n'avez rien promis.

(Un temps. Alma reprend son feutre et son chiffon, et va jusqu'à la porte.)

ALMA. Je vais réécrire le tableau. Zéro larsen, un aveu. Demain, je voudrais zéro aveu. Mais je ne compte pas trop dessus.

(Elle sort. Sam plie la feuille en deux, puis en quatre, et la met dans sa poche. Noir.)

ACTE III : TROISIÈME JOUR

SCÈNE 1

(Le matin. Alma, casque autour du cou, teste les micros. Elena entre avec son sac et une fiche cartonnée. Pas de thermos.)

ALMA. Un, deux. Cabine 3, micro gauche. Zéro aveu. Un, deux.

ELENA. Bonjour.

ALMA. Vous êtes revenue.

ELENA. J'ai signé un contrat de trois jours.

ALMA. Il y a des gens qui signent des contrats de trois jours et qui partent

le deuxième soir. J'en ai vu. Une interprète turque, à Porto. Elle a laissé son casque sur la console, avec un mot : « Débrouillez-vous. »

ELENA. Et vous vous êtes débrouillés ?

ALMA. Pas du tout. C'est la fois du café.

(Elena s'assied à sa place, à droite. Elle pose la fiche devant elle.)

ELENA. Hier, j'ai appelé la coordination. Il y a une interprète de réserve, à l'hôtel. Elle peut être là dans une demi-heure.

ALMA. Pour la clôture ?

ELENA. Pour la clôture.

ALMA. Et vous ?

ELENA. J'ai un avion ce soir. Je peux en prendre un plus tôt.

ALMA. Vous avez dit oui ?

ELENA. J'ai dit que je rappelais.

(Un temps. Alma teste l'autre micro.)

ALMA. Cabine 3, micro droit. Un, deux. Personne ne rappelle jamais.

(Sam entre en courant.)

SAM. Bonjour. Pardon. Le tram.

ELENA. Assieds-toi. J'ai ta fiche.

SAM. Ma fiche de stage ?

ELENA. L'école demande dix minutes en direct, devant de vrais délégués. Tu en as fait douze, sur le polonais, sans préparation, sans glossaire, et sans moi.

SAM. Vous n'étiez pas là. Comment vous savez ?

ELENA. J'étais derrière la porte. Le couloir a des haut-parleurs.

(Elle tend la fiche. Sam la lit.)

SAM. « A tenu douze minutes sans personne à côté. A fait rire la salle avec la blague de l'orateur, ce qui est la chose la plus difficile du métier. » Vous avez entendu la blague ?

ELENA. Tout le couloir a ri.

SAM. Je n'ai pas fait rire la salle. C'était sa blague.

ELENA. C'est toujours la blague de l'orateur. C'est toi qui la fais arriver.

(Sam garde la fiche contre soi.)

SAM. Je ne sais toujours pas si je veux faire ce métier.

ELENA. Tu as le temps. Moi, je ne le sais que certains jours.

(Un temps. Sam sort de sa poche une feuille pliée en quatre, la déplie, la pose sur la console devant Elena.)

SAM. Il faut que je vous donne ça. Je ne sais pas si c'est bien de vous le donner. Mais si je ne le donne pas, c'est moi qui choisis à votre place, et ça ne me plaît pas non plus.

(Elena lit.)

ELENA. Deux août.

SAM. C'était dans le classeur de la coordination.

(Elena lit encore. Sous la console, son pied se met à taper. Un grésillement. Alma porte son casque à son oreille.)

ALMA. Le troisième jour.

(Alma laisse retomber le casque autour de son cou. Elena repose la feuille.)

ELENA. Il savait. Le premier matin, quand je lisais la porte, il savait depuis plus de deux mois.

ALMA. Je vais à la régie.

ELENA. Vous saviez aussi.

ALMA. Je savais qu'il avait demandé la cabine 3. Tout le monde demande la cabine 3. C'est celle qui a la meilleure vue.

ELENA. « Mon dernier congrès. » Pourquoi le dernier ?

ALMA. Ça, c'est à lui de le dire.

ELENA. Et toi ?

SAM. Ce n'est pas à moi non plus.

ELENA. Vous êtes deux à savoir quelque chose, et c'est moi qui suis dans la cabine.

ALMA. Il sera là deux minutes avant. Il arrive toujours deux minutes avant.

(La porte s'ouvre. Jonas entre.)

ALMA. Ou pas.

SAM. Vous êtes en avance. De vingt minutes.

JONAS. J'avais une chose à faire avant la séance.

(Alma sort. Sam se lève.)

SAM. Je vais chercher de l'eau. Dans une bouteille fermée.

(Sam sort.)

SCÈNE 2

(Jonas pose sa sacoche. Il ne s'assied pas. Elena pousse la feuille vers lui, sur la console.)

ELENA. Deux août.

JONAS. Hier soir, je suis descendu. Ton taxi tournait au coin de la rue.

ELENA. Deux août, Jonas.

JONAS. Le coordinateur dort sur ses classeurs.

ELENA. Tu as vu mon nom sur la liste.

JONAS. En juillet. Il y avait trente noms. Le tien était le vingt-deuxième. J'ai lu la liste quatre fois pour être sûr que c'était toi. Il n'y a pas tant d'Elena qui vivent à Montréal et qui travaillent dans les ponts.

ELENA. Je ne travaille pas dans les ponts. Je travaille dans ce qu'on me donne.

JONAS. Moi aussi.

ELENA. Et tu as rempli un formulaire. Vingt ans sans un mot, et puis un formulaire de demande d'affectation, en trois exemplaires.

JONAS. Un seul exemplaire.

ELENA. Tu aurais pu écrire. Une lettre. Un message. Une carte postale avec un pont dessus.

JONAS. J'ai essayé. J'ai un tiroir plein de débuts. Je ne sais pas faire les débuts. Je sais faire la suite. Quelqu'un parle, et moi, je continue. Je suis très bon pour continuer.

ELENA. Alors continue. Vienne.

(Un temps. Jonas s'assied à sa place, à gauche.)

JONAS. Vienne. Le délégué finlandais lisait les quotas laitiers. Vingt-sept pays, deux chiffres par pays, l'ancien et le nouveau. Il ne levait pas la tête. J'étais au neuvième pays quand tu as dit « Montréal ». Au onzième quand tu as dit « Tu viens avec moi ? ».

ELENA. Tu t'en souviens.

JONAS. Le onzième, c'était l'Irlande. Je m'en souviens. Je me suis dit : je finis la liste et je réponds. On ne lâche pas un chiffre au milieu, tu le sais, si on lâche un chiffre, on perd tous ceux d'après. J'ai fini la liste. Il a enchaîné sur la betterave. Je me suis dit : je finis la betterave. Après la betterave, il y a eu les céréales, après les céréales, les questions de la salle. Et à chaque phrase, la réponse devenait plus difficile, parce qu'il fallait aussi expliquer pourquoi je ne l'avais pas dite à la phrase d'avant.

ELENA. C'était oui ou non. Ça ne prend pas de place, oui ou non.

JONAS. À la fin de la séance, tu rangeais tes crayons. Je t'ai regardée ranger tes crayons, un par un, dans la petite boîte en fer. Et j'ai compris que si je disais oui, il fallait partir. Et que si je disais non, tu partais. Alors je n'ai rien dit. Tant que je ne disais rien, tu étais encore là.

ELENA. Une semaine.

JONAS. Une semaine. C'était la meilleure semaine. Tu étais là, et rien n'était fini.

ELENA. C'était la pire semaine de ma vie. J'attendais à chaque repas. J'attendais dans l'escalier. J'attendais quand tu prenais tes clés.

JONAS. Je sais.

ELENA. Non, tu ne sais pas. J'ai attendu un an avant de jeter ta brosse à dents.

JONAS. Je n'avais pas de brosse à dents à Montréal.

ELENA. J'en avais acheté une. Pour quand tu viendrais.

(Un silence.)

JONAS. J'avais peur.

ELENA. De quoi ? De la neige ?

JONAS. D'être celui qui suit. Dans une ville où personne ne me connaissait, avec quelqu'un qu'on demandait partout et qui finirait par se lasser de me voir attendre à la sortie des cabines. J'avais peur que tu te retournes un jour et que tu te demandes ce que je faisais là.

ELENA. Je ne me serais jamais demandé ça.

JONAS. Tu dis ça avec vingt ans de recul.

ELENA. Je dis ça avec vingt ans de neige.

JONAS. Et toi ? Tu n'as jamais écrit non plus.

(Un temps.)

ELENA. Trois fois, en vingt ans, j'ai vu ton nom sur une liste. Genève, il y a douze ans. Séoul, il y a sept ans. Vienne, l'an dernier. Vienne, tu imagines. Trois fois, j'ai refusé le contrat. J'ai dit que j'avais déjà quelque chose. Je n'avais rien. Je restais à Montréal, je regardais la neige, et je me disais : en ce moment, il est dans une cabine, il pousse des chiffres à quelqu'un d'autre. Et cet été, la liste de Lisbonne est arrivée. Il y avait ton nom, et à côté : « à confirmer ». J'ai signé le jour même.

JONAS. Pourquoi ?

ELENA. Parce que c'était « à confirmer ». Je me suis dit : il ne viendra pas, il ne confirme jamais rien. Et une petite partie de moi, très petite, la partie qui écrit les chiffres dans la marge, s'est dit : et s'il venait.

JONAS. Et le premier matin, tu as demandé à changer de cabine.

ELENA. Je ne sais pas faire les débuts non plus.

(Un temps.)

ELENA. Et pourquoi maintenant ? Pourquoi c'est ton dernier ?

JONAS. Parce qu'à cinquante-trois ans, on s'arrête.

ELENA. Personne ne s'arrête à cinquante-trois ans. Tu disais que tu mourrais en cabine, au milieu d'une phrase, et qu'on t'enterrerait avec ton casque.

JONAS. J'ai changé d'avis.

ELENA. Tu mens. Tu mentais déjà comme ça, sans me regarder, en regardant l'orateur.

JONAS. Il n'y a pas d'orateur.

ELENA. Justement.

(Jonas regarde la salle vide derrière la vitre.)

JONAS. Je voulais te répondre. Dans une cabine, puisque c'est dans une cabine que je ne l'ai pas fait. J'ai pensé que si tu étais assise là, à côté de moi, avec un micro et un orateur et un bloc de papier, j'y arriverais. Que ce serait comme continuer.

ELENA. Alors réponds.

JONAS. Ce n'est plus la même question.

ELENA. C'est la même. Je ne l'ai jamais changée.

(Jonas ouvre la bouche. La lumière de la salle baisse. Le brouhaha des délégués.)

ALMA. Cabine 3, séance de clôture dans une minute. La présidente portugaise est de retour. Elle a trois feuilles. Elle ne les suivra pas.

(Sam entre avec une bouteille d'eau fermée. Sam la pose par terre et s'assied derrière.)

ELENA. Je prends la clôture.

JONAS. Non. Moi.

ELENA. Tu n'as pas dormi.

JONAS. C'est la dernière. Je la prends.

(Elena le regarde. Elle lui laisse le micro. Jonas met son casque et plaque l'écouteur gauche contre son oreille. Sam le voit.)

SCÈNE 3

(Jonas allume son micro. La lumière rouge.)

JONAS. Mesdames et messieurs, chers collègues. Trois jours. Trois jours de fissures, de camions et de ponts qui grincent la nuit. Je vois des visages fatigués. Je vois aussi des visages qui ont dîné tard sur les quais, et je ne dirai rien.

SAM. Elle a vraiment dit ça ?

ELENA. Elle dit ça chaque année.

JONAS. Avant de conclure, je voudrais remercier. Pas les partenaires, rassurez-vous, ils sont page quatre. Je voudrais remercier ceux que vous ne voyez pas. Les techniciens, d'abord, qui ont tenu trois jours sans un seul larsen.

ALMA. Merci, madame la présidente.

JONAS. Et les interprètes. Ils sont derrière les vitres, là-haut. Pendant trois jours, ils ont pris nos voix et nos fautes. Ils vous ont dit des choses qu'ils ne pensaient pas. Enfin, je l'espère. Hier, dans une cabine, il y a eu un petit incident.

(Elena regarde Sam. Sam regarde son cahier.)

JONAS. Je ne sais pas ce qui s'est dit. Je ne parle pas cette langue. Mais je remercie la cabine concernée. C'était le seul moment du congrès où toute la salle a écouté en même temps.

(Rires dans la salle. Applaudissements. Jonas continue, plus fort.)

JONAS. Depuis trois jours, nous parlons de ce qui casse. Je voudrais finir sur la façon dont on construit. Un grand pont... Un grand pont ne se...

(Il plaque l'écouteur contre son oreille gauche. Il se tait. Dans les casques, la voix lointaine de l'oratrice continue.)

ALMA. Cabine 3, vous parlez très fort. Je vous baisse.

JONAS. Un grand pont...

ALMA. Cabine 3, j'ai du vide.

(Jonas ne bouge pas. Sam se lève.)

SAM. Elena. Il n'entend plus à droite.

(Elena regarde Sam, puis Jonas.)

ELENA. Depuis quand ?

(Jonas appuie sur la touche toux.)

JONAS. Trois ans.

ELENA. Le volume. Le casque. « Je n'entends plus la cabine 5. » Le dernier congrès. Et tu m'as laissée à droite. Trois jours.

JONAS. Tu étais déjà là quand je suis arrivé. Elle parle, Elena. La présidente parle.

(Elena prend sa chaise, la passe de l'autre côté et s'assied à la gauche de Jonas. Le fil de son casque ne suit pas. Sam retire son casque et le tend à Elena. Elle le met sur une seule oreille.)

ELENA. Répète ce que je te dis.

(Elle écarte l'écouteur gauche de Jonas et se penche vers son oreille. Elle dit le discours à voix basse, un demi-temps devant lui. Il le redit au micro.)

ELENA. Un grand pont ne se construit pas d'une rive à l'autre.

JONAS. Un grand pont ne se construit pas d'une rive à l'autre.

ELENA. On le construit des deux rives à la fois.

JONAS. On le construit des deux rives à la fois.

ELENA. Chaque équipe avance vers le milieu, au-dessus du vide, sans voir l'autre.

JONAS. Chaque équipe avance vers le milieu. Au-dessus du vide. Sans voir l'autre.

ELENA. Pendant des mois, il reste entre les deux un espace où personne ne peut passer.

JONAS. Pendant des mois, il reste entre les deux un espace où personne ne peut passer. On calcule, on vise, on doute.

ELENA. Elle n'a pas dit « on doute ».

JONAS. Elle aurait pu.

ELENA. Et un jour, à quelques centimètres près, les deux moitiés se rejoignent.

JONAS. Et un jour, à quelques centimètres près, les deux moitiés se rejoignent.

ELENA. On appelle ça le clavage. C'est le plus beau jour d'un chantier. Ce jour-là, personne ne fait de discours.

JONAS. On appelle ça le clavage. C'est le plus beau jour d'un chantier. Ce jour-là, personne ne fait de discours. Les équipes se retrouvent au milieu, et elles se serrent la main au-dessus du fleuve.

ELENA. Rentrez bien. Et revenez.

JONAS. Rentrez bien. Et revenez.

(Applaudissements dans la salle, longs. Elena retire le casque de Sam et le pose sur la console. Ils ne bougent pas.)

ALMA. Cabine 3, c'est fini. Merci. Vous pouvez couper.

(Jonas ne coupe pas. La lumière rouge reste allumée. La salle se vide derrière la vitre.)

ELENA. C'était ça, ta réponse ? Un formulaire et un discours de clôture ?

JONAS. C'est tout ce que je sais faire. Continuer.

ELENA. Tu ne pourras plus continuer.

JONAS. Non. Dans un an, je n'entendrai plus rien de ce côté.

ELENA. Alors je resterai de l'autre.

(Un temps. Elena se penche vers son oreille gauche.)

ELENA. Tu viens avec moi ?

JONAS. Oui.

(Un silence.)

ALMA. Cabine 3. Votre micro est encore ouvert.

JONAS. Je sais.

ALMA. La salle est presque vide, mais l'enregistrement tourne. Il part aux archives du congrès. Je coupe ?

JONAS. Non.

ALMA. D'accord. Je laisse.

(Sam ouvre son cahier, regarde la montre de la console et écrit.)

SAM. Onze heures douze.

(La lumière rouge reste allumée. Noir.)



Travaille ce texte avec Acto

Une voix te donne la réplique, tu l'apprends à ton rythme, tu te testes.

acto.re/biblio

Ce que tu peux en faire

Texte original écrit pour Acto. Lis-le, imprime-le, travaille-le en cours, joue-le en audition ou en self-tape : c'est fait pour ça, et tu n'as rien à demander. Pour une représentation publique ou un usage commercial, écris-nous à contact@acto.re.